

# Aïssata

Thierry Lenain

Dessiné par Granjabel

SOURIS ROSE

Collection dirigée par Joseph PERIGOT

Éditions Syros/Alternatives – 6, rue Montmartre 75001 Paris.

*Pour Cléo,  
Petit scarabée*

*" Déjà quatre hivers à ne savoir que faire  
A compter les vagues de la mer... "*  
Étienne Daho

*Hier après-midi je me suis assis sur un banc dans la rue Valère. Ce n'est pas trop bruyant là-bas. On entend les oiseaux et le vent dans les arbres. Le soleil m'a réchauffé et j'ai frissonné. J'ai rêvé à toi, Aïssata. Un jour tous les deux on se mariera. Crois-moi Aïssata. On habitera dans une grande maison. Au Cameroun si tu veux. Tu disais que nos bébés seraient couleur café au lait. Tu me raconteras. Je m'ennuie beaucoup de toi Aïssata.*

(Petit déjeuner)

Ce matin-là le réveil n'avait pas encore sonné quand je suis descendu dans la cuisine. Ma mère préparait le déjeuner.

- Déjà debout ! s'est-elle écrié. Mon Dieu, il va neiger !

Tout en grimaçant, j'ai marmonné :

- Mal au ventre... Pas dormi.

Elle a posé la main sur mon front.

- Pauvre poussin... Tu veux te recoucher ? Je vais téléphoner à...

- Non, non !

Je ne voulais jamais manquer l'école. J'étais amoureux. Déjà. Je ne sais plus comment elle s'appelait.

J'ai mangé mes œufs-jambon en regardant le dessin animé de la télé. Et puis, quand la petite horloge dans le coin de l'écran m'a rappelé à l'ordre, j'ai ramassé mon cartable qui traînait dans le couloir. J'ai embrassé ma mère sur la joue, et je suis sorti.

(L'accident)

Je marchais dans la rue. J'étais fatigué. J'avais mal au cœur. Je n'aurais pas dû manger les œufs. Rien que d'y penser, avec le jaune et le blanc gluant dessus, ça me dégoûtait. J'ai longé une pâtisserie. Dans la vitrine, il y avait de gros choux à la crème. Ça m'a donné envie de vomir. J'avais les jambes en coton. Le trottoir sous mes pieds, c'était du sable mouvant. Mais j'ai continué à avancer.

Au carrefour le feu était vert. Je n'ai vu aucune voiture. Alors j'ai traversé en courant. Un crissement de pneus m'a déchiré les oreilles. J'ai juste eu le temps de tourner la tête. Le pare-chocs et la carrosserie étincelaient. J'ai été projeté très loin, dans un trou noir brûlant. Et puis je n'ai plus rien vu. Je n'ai plus jamais rien vu.

(L'hôpital)

Je sentais la chaleur de sa main qui recouvrait la mienne. J'avais repris connaissance, mais je restais immobile, silencieux, comme si j'avais été mort. Il m'appelait doucement.

- Hugo... Petit Hugo...

Je me suis souvenu de la chambre dans laquelle je m'étais retrouvé pour mon opération de l'appendicite. J'ai imaginé celle-ci pareille. Il devait y avoir des draps et des murs blancs. Une chaise près du lit. Des tuyaux au-dessus. Un bouquet de fleurs sur la table de chevet.

La voix de l'homme était douce et grave. Il y avait une femme aussi. Je sentais son parfum. Ce n'était pas celui de ma mère.

(Petit homme)

- Vous me l'enlevez quand, la bande ? j'ai demandé tout d'un coup.

Elle me barrait les yeux. C'était à cause d'elle que je ne voyais rien.

- Pas aujourd'hui mon garçon, a murmuré l'homme. Pas aujourd'hui...

Il s'est penché à mon oreille. Si près que j'ai pu entendre les mots se former sur ses lèvres humides. Sa main a serré la mienne un peu plus fort.

- Petit Hugo, il va te falloir être courageux. Courageux comme un homme, même si tu es bien petit encore...

Il s'est redressé. Il a dit : Je t'enlèverai la bande demain, petit Hugo. Mais pour toi il fera aussi noir qu'aujourd'hui. Parce que tu es devenu aveugle, petit Hugo.

(Le centre)

J'ai passé plusieurs années au centre Valentin-Haüys pour enfants non voyants. Mes doigts ont appris à lire le braille. Ma main et mes pieds se sont habitués à la canne blanche. Peu à peu mon palais a su identifier ce qui se trouvait dans mon assiette. J'ai regardé la télé avec les oreilles. J'ai senti les gens pour mieux les reconnaître. Mais aujourd'hui encore je ne peux pas

savoir si j'ai la figure sale.

Un jour j'ai voulu partir de là-bas. Je l'ai crié très fort.

- Et pourquoi, Hugo ? s'est inquiétée la directrice. Tu n'es pas bien avec nous ?

- Si, j'ai répondu. Mais ici IL N'Y A QUE DES AVEUGLES.

Et moi je voulais retourner dehors. Ils ont accepté. À mi-temps seulement. Ils ne nous lâchent pas comme ça.

(L'école)

Mes parents ont fini par trouver un instituteur qui voulait bien de moi. Il n'était pas obligé. Il m'a ouvert la porte de sa classe, c'est tout.

J'y allais le matin. Le lundi j'arrivais en avance avec mon père pour installer mon ordinateur et mon transcritteur en braille. Le braille, ç'a été le trait d'union entre les autres et moi. Ça les amusait d'apprendre à lire avec les doigts, ou de se servir de mon ordinateur qui parlait.

Il n'y a eu que le premier jour où ç'a été vraiment difficile. À la cantine.

(Aïssata)

Depuis le début du repas, je sentais le regard des autres peser lourdement sur ma bouche et ma fourchette. Ils observaient l'aveugle qui s'appliquait à ne pas en mettre partout. J'ai tremblé. La tête m'a tourné. Tout se brouillait dedans. J'ai entendu :

- T'AS LAISSÉ TOMBER UNE NOUILLE SUR TON PULL.

La voix était posée. Claire. Je me suis ressaisi. J'ai posé la fourchette et j'ai essayé de repêcher la nouille.

- Plus à droite.

Je l'ai trouvée. Je l'ai mise sur le bord de mon assiette.

- Merci... Comment tu t'appelles ?

- Aïssata. Tu veux que je te serve à boire ?

On a parlé. Tout le monde a recommencé à manger, sans plus s'occuper de moi.

(Nez cassé)

Aïssata est devenu mon amie. On travaillait souvent ensemble. Elle me lisait les textes "en noir" ou me décrivait les images. Je l'aidais en informatique et en mathématiques, elle n'y comprenait pas grand-chose. En revanche elle était championne en boxe. Quand elle se mettait en colère, il valait mieux se planquer. Un jour un garçon de la classe l'a traitée de " grosse doudoune ". Elle lui a cassé la figure. Réellement. Il a eu le nez dans le plâtre. Du coup, personne ne s'est plus moqué des seins d'Aïssata. De ses gros seins. On m'en parlait sans cesse :

- Tu verrais ces nichons ! Ils bougent quand elle court !

Ça les épatait. Les autres filles étaient sacrément jalouses. Elles riaient pour ne pas l'admettre. Jusqu'au nez cassé. Moi je me foutais de cette histoire. Enfin presque. J'aimais Aïssata en silence. Pour ne pas lui faire peur.

(L'amour en noir)

Je discutais souvent de l'amour avec les autres.

- Pourquoi tu dis qu'une fille ne peut pas t'aimer, Hugo ? Tu n'auras qu'à te marier avec une aveugle !

Je ne crois pas qu'ils voulaient être méchants. Ils ne pouvaient pas comprendre. Ce n'est pas facile, je sais.

- De toute façon, j'en aime déjà une.

- Une aveugle ?

- Mais non, une fille !

Ils insistaient pour connaître son nom. J'ai fini par céder.

- Vous promettez que vous ne le répéterez pas ?

- Juré.

- C'est Aïssata.

Ils ont failli s'étrangler.

- AÏSSATA ? Mais TU PEUX PAS, elle est NOIRE !

J'ai haussé les épaules.

- Moi je vous vois tous en noir.

(La déclaration)

Mon aveu a couru de bouche à oreille. Il a suffi d'une matinée pour que tout le monde soit au courant.

L'après-midi j'ai trouvé un papier en braille sur mon clavier. Mes doigts l'ont parcouru.

*" Moi aussi je t'aime. "*

- Je me débrouille pas mal avec ta machine, hein ? a chuchoté Aïssata dans mon dos.

(Miro)

Elle venait me chercher au centre le soir. J'étais fier. On se donnait la main, au ciné, dans la rue, au bord du canal. Je n'avais plus besoin de canne. Mes yeux c'était elle. Elle me racontait les gens, les vitrines, les immeubles, les arbres, tout ce que je ne pouvais pas toucher en entier. Elle me racontait les couleurs, parce que ça la troublait que je ne me souviens plus des couleurs. Alors il y avait le jaune comme le soleil qui chauffe, le vert comme le parfum de l'herbe mouillée, le bleu comme l'océan quand tu es devant. Et elle le répétait inlassablement : ça c'est jaune comme le soleil qui chauffe, et ça bleu comme l'océan quand tu es devant, et ça vert comme le parfum de l'herbe mouillée. Tout doucement, j'ai réimaginé les couleurs. Peut-être pas les vraies. Mais les nôtres.

Ensuite Aïssata fermait les yeux. À mon tour, je lui apprenais les odeurs et les bruits. Elle murmurait :

- J'aime bien l'amour les yeux fermés.

Et elle éclatait de rire. Aïssata riait tout le temps. Et moi je riais de ses rires. Même quand elle disait :

- Tu me donnes mon livre s'il te plaît ?

- Il est où ?

- Devant toi ! T'es miro ou quoi ?

(La piscine)

On était inscrits au club de natation. On nageait tous les deux comme des poissons.

Un jour on a passé tout l'après-midi à la piscine. Il faisait si chaud dehors. On était en train de se rhabiller, chacun dans sa cabine. Il me manquait mon tee-shirt.

- Aïssata, tu vois mon tee-shirt ?

Elle a frappé à la porte. J'ai tourné le loquet. Elle m'a mis le polo dans la main.

- Il traînait dans le couloir.

Elle était tout près de moi. Je n'ai plus entendu les cris qui provenaient du bassin. Je n'ai plus senti la forte odeur de chlore. Aïssata se taisait mais je l'écoutais. Son parfum vanillé m'emplissait la tête. La vanille, c'était sa couleur.

- Aïssata... je voudrais...

- Tu peux Hugo.

J'ai posé mes mains sur son visage. Je l'ai regardée. Elle était belle. Tellement belle.

(Les seins d'Aïssata)

J'ai bredouillé :

- C'est vrai... c'est vrai que... que tu as des gros...

Je me suis tu. La honte me brûlait le visage. Aïssata ne disait rien. Le silence devenait insupportable. J'ai eu peur qu'elle ne m'aime plus.

- Aïssata... excuse-moi... je...

Elle a pris mes mains. Elle les a doucement glissées sous son tee-shirt, jusqu'à sa poitrine. Elle avait la peau comme celles des abricots.

Elle m'a embrassé sur la joue et elle a dit :

- Dépêche-toi, on va être en retard.

(Cameroun, Afrique)

Aïssata habitait le bâtiment K4, appartement 45.

Il y a tout juste deux ans, son père a reçu une lettre. Il n'avait plus le droit de résider en France. Il était au chômage depuis trop longtemps. Du jour au lendemain, Aïssata est retournée là où elle était née. À Yokadouma, au Cameroun.

Avant qu'elle parte, on s'est promenés au bord du canal. Avec un couteau, elle a entaillé

le bout de nos pouces. On a mélangé nos sangs. On s'est juré de s'attendre, de se marier tous les deux.

Je lui ai écrit beaucoup de lettres. J'ai reçu quelques réponses, et puis plus rien. Mais je continue. Je suis sûr qu'Aïssata ne m'oublie pas . Je suis sûr qu'elle tiendra sa promesse. Je mets de l'argent de côté et, dès que je pourrai, je la rejoindrai.

Aïssata, je sais que tu m'attends. Tout est si triste ici sans toi. J'ai perdu les couleurs. Je vais venir Aïssata. Je t'aime encore. JE T'AIMERAI TOUJOURS. Attends-moi.

FIN